

enzo cormann

le dit de la chute  
*tombeau de jack kerouac*

"Quelle est la Lumière qui nous pousse ? — La Lumière de la *Chute*"  
(*Jack Kerouac, Les anges de la désolation, trad. Pierre Guglielmina, Denoël, 1998*)

Père fondateur et "writing hero" de la beat generation, farouche partisan d'une écriture *spontanée*, libérée des carcans de l'académisme, Jack Kerouac (1922-1969) a consacré la plus grande part de son oeuvre à chroniquer sa propre existence, écartelée entre la tentation de la sainteté et la fascination pour la déchéance. Fêru de culture bouddhique et praticien assidu de la méditation, ce contemplatif errant a composé de nombreux poèmes en marge de ses écrits romanesques.

Fervent admirateur des grandes figures de la scène jazzistique américaine des années cinquante, l'auteur de *Sur la route* a souvent relaté dans ses récits les soirées passées à boire et à écouter de la musique dans les clubs de la 52è. On sait moins qu'il aimait à grimper sur l'estrade pour interpréter ses poèmes (parfois même les improviser) en compagnie de ses musiciens préférés. Quelques rares enregistrements ont conservé la trace de ces fins de soirées homériques. D'autres ont été réalisés en studio, avec des artistes tels que Steve Allen, Al Cohn, Zoot Sims...

En 1957, Max Gordon, propriétaire du fameux club "Village Vanguard", impressionné par sa réputation de lecteur, signa à Kerouac un engagement de plusieurs semaines. Entrant soûl chaque soir en scène, afin d'anesthésier son trac, Jack en vint à redouter ces lectures publiques, saluées de sifflets et de ricanements. Pour tâcher de reconquérir un public hostile, il lut des textes d'Allen Ginsberg et de Gregory Corso, des prières, des mantras, improvisa des sermons bouddhiques ou des éloges à l'œuvre de Thoreau ou de Joyce... Rien n'y fit : les new-yorkais branchés venaient contempler la déchéance de l'homme qui s'était fixé pour programme essentiel d'habiter "l'Amérique comme poème, au lieu de l'Amérique comme endroit où se débattre et suer".

"I'm just a human being with a lot of  
shit on my heart"

*Jack Kerouac, GOOFBALL BLUES*

"One could call this Heart Failure a big success."

*Allen Ginsberg, RETROSPECT ON BEAT GENERATION, 1/8/1992*

"La chute d'une feuille, et la chute de Satan, c'est la même chose."

*Samuel Beckett, entretien avec Charles Juliet (1977)*

## ENVOI

La plupart des débuts se ressemblent.

Comme la plupart des romans.

Comme la plupart des vies.

La plupart des vies s'efforcent d'imiter les romans qui imitent la vie.

Ma vie est une catastrophe.

La plupart de mes romans ressemblent à la catastrophe de ma vie, qui ne ressemble à rien.

Comme la plupart de mes débuts.

## *PREMIÈRE PARTIE*

### I, 1. UNE ÉPOQUE ÉPATANTE (*Dans sa loge.*)

*a.*

N'avons pas été si nombreux, toutes ces foutues années, à concevoir des plages, des océans et des horizons sur mesure, pour délivrer nos mots exacts, ou graves, ou contagieux ou désespérés.

Ai gravé mon nom à coups d'orteils dans ce sable inventé, nos noms, et d'autres noms encore qui n'étaient à personne — et pouvaient donc servir : Duluoz, Sal Paradise, Ray Smith et Leo Percepied

Tous mes moi et non-moi — presque moi, censément moi — chair et masque (mais lequel suis-je à la fin ? — bah, oublie ça, et concentre-toi sur les faits.)

Jack Duluoz et les autres, donc, tous mes moi-membres tonitruants de la tonitruante moi-bande des clochards célestes, anges de minuit, et autres "souterrains".

Et les fameux amis que j'avais alors, (mais à présent ces mêmes amis ne perdent pas une occasion de critiquer mon attitude et se demandent s'ils peuvent raisonnablement demeurer mes amis — allez tous vous faire foutre.)

*(Va pour boire.)*

Pas de ça ce soir, amigo, si tu ne veux pas mouiller ton froc avant d'entrer en scène (Ginsberg m'avait pourtant bien dit de refuser ce contrat, à moins que je n'ait cessé de boire — à la tienne, mec.)

*(Boit longuement. Et dès lors ne se retiendra plus de boire dès qu'il en éprouvera l'envie, disposant, outre de plusieurs bouteilles de Porto dans sa loge, d'une flasque de poitrine contenant du whisky.)*

Tanger, Mexico brûlent, et nos retrouvailles, comme toujours, comme partout, brusquent nos rires (car nous sommes facétieux, n'est-ce pas ?)

Nous regardons nos bedaines de bientôt quadragénaires (car nous sommes gourmands, n'est-ce pas ?) s'épanouir dans l'air du temps, libres et arrogantes, par-dessus les élastiques distendus de nos caleçons californiens, sous le regard impénétrable du décharné William Burroughs — j'espère que tu n'as pas oublié qui t'a refilé le titre du Festin Nu, hein, Bill ?

Là, ce n'est plus Tanger, ni Mexico, mais une charmante petite piaule de filles, à New-York City :

Le docteur Allen Ginsberg (à poil, comme de juste) et son assistant, le docteur Peter Orlofsky, prônent de concert tout ce qu'il y a de prônable en matière de sexe et de sexualité et de sexe-à-gogo, palpant et affolant tout ce que la pièce compte de mètres carrés de peau blanche et de fessiers à chahuter.

Mais j'en pinçais alors pour la peau noire d'Alene, que je m'apprêtais à flanquer dans ce putain de livre, "Souterrains", comme on traîne un ancien associé en justice — et Alene voudra elle-même me traîner en justice, et nous offrirons

tous deux pour finir le triste tableau de la mesquinerie ordinaire des vieux amants aigris (moi, tout bonnement malade de jalousie; elle, furieuse d'avoir été par moi décrite comme frigide; et cetera) —

De sorte que je me suis tenu ce soir-là en dehors des divagations érotiques ginsbergorlofskiennes, pour me consacrer pleinement à la bouteille en cours. S'introduisait alors imperceptiblement le doux poignard liquide dans mon âme d'ivrogne.

(L'âme : le siège du projet de l'être, fait de détachement et de sainteté, maculé des glaires et des étrons de la faute de l'aigreur et de la médiocrité — et voilà une définition !)

Le doux poignard liquide s'est entre-temps révélé un inhumain piège à mâchoires — du genre de ceux dont le renard ne parvient à s'échapper qu'en dévorant sa propre patte

Retiens bien cette image, mon pote.

*(Sort.)*

*b. (Dans un couloir.)*

Qui pourrait croire que dans ce trou, creusé par Max Gordon dans New-York City, ville bandée vers l'avenir naïvement cynique du business, savoir le paradis des boursicoteurs, peuplé d'anges encombrés de calculettes folles à millions fous de dollars dingues,

que dans ce trou, pompeusement baptisé Village Vanguard, où sont venus souffler, frapper, gratter, skatter... Art Tatum, Garner, Mingus, Bird (eh oui, Bird), et Coltrane, et Thelonius, et Dexter,

que dans ce trou, terrier, archi-connu depuis 1936, dans cette ville éjaculée vers le très-haut nouvel ordre planétaire orbital,

(dans ce trou, où j'ai joué bien des fois dans les marges du concert mon rôle d'imprévisible incontrôlable clochard bop, braillant et délirant),

qui pourrait croire que, bien qu'absolument non-musicien, très vaguement chanteur, et indubitablement ivrogne, je me produirais un jour dans ce trou prestigieux, en qualité de poète, nanti d'un contrat dûment signé du proprio et de moi-même ("j kerouac ci-après dénommé le contractant"), papelard stipulant que "le contractant" s'engage à lire ses poèmes (ou ce qui lui chantera) chaque soir durant un mois, pour la rondelette somme de tant ? et qu'il pourra *poéter* à l'occasion en compagnie de quelques fameux musiciens de l'heure – lesquels musiciens fameux, en quête de novation, ne dédaignent pas l'idée de poème jazzifié ou de jazz poétisé, et ont eux-mêmes copieusement roulé leur bosse (avec ou sans sac à dos), et discutent déjà d'albums parlant et concertant (et déconcertant), avec le pareillement fameux producteur Norman Granz – tout ceci participant de l'excitation générale : une époque épatante, épatante, véritablement épatante.

*c. (C'est l'heure.)*

N'importe quoi peut arriver maintenant.

La cible est prête – tireurs tirez !

*(Gagne les coulisses.)*

Laisse pas ton Jean, Mèmère,

laisse pas ton gars tout seul dans l'nouér !

*(Il s'avance en scène, légèrement ébloui par les projecteurs, salue de la main une connaissance dans la salle, sort son carnet de poèmes d'une poche de sa veste, vérifie l'amplification en tapotant le micro de l'index, va pour lire, s'évanouit – chute.)*

I, 2. DANS L'TROU

La traversée la traversée la traversée...

- Te donne pas en spectacle, 'Ti Jean ! R'lève-toué, maint'nant !
- L'chemin l'était pas sur la carte, m'man, l'chemin tout cabôssé où qu's'est perdu Ti-Jean, où qu'l'est tombé dans l'trou !

Et ça rigole là-haut, je vois leurs têtes penchées hilares, ils boivent à ma santé, et ils me crachent dessus parce que ça porte bonheur.

Glousseuses molles, ricaneurs maigrichons, crachant tous à qui mieux-mieux.

Grosse Nuque Rougeaude, exaspérée, réclame l'addition – et hop, dehors !

- Bouge-toué donc d'là, mon grand ! et cesse de bouère, veux-tu ?
  - Mèmère, j'ai souéf ! Y fait trop sec sur terre, tu l'sens donc point ?
  - Maudit têteur ! T'as donc point eu ton soûl d'têter, quand t'avais l'âge ?
  - Mèmère ! Mèmère, où qu'tu t'en vas, maint'nant ? Laisse pas ton Jean !
- Laisse pas ton gars tout seul dans le –

*(Se relève. Au public.)*

Ring liquide, photo floue.

Vous qui tirez, moi la cible, et tout arrive : trou, note, rires, nuque, crachats – anything.

Anything blues.

I, 3. ANYTHING BLUES

Le crayon se plaint de la page blanche pantelante écartelée

Mais elle est raide et froide comme l'est une feuille morte

Va-t-en bander pour une morte – Vous oui peut-être mais moi pas

Je suis différent je ne ressemble à rien  
C'est une putain de vérole qui me grêle la face  
Aussi férocement qu'un bec de charognard  
ANYTHING BLUES  
Soif d'un fût de bière mex ou d'une barrique de château-la-merde  
Inimitable parfum de biture  
Arômes catastronomiques  
Couleur sang de poète écrabouillé  
Goût de n'importe quoi  
Smell of anything (blues)  
ANYTHING BLUES

*(Breack.)*

Kerouac a soif !  
Fffffille qui gigote là-bas  
ffffflamèche blonde allumée sur commande  
adoratrice de Jazzàtoutva (dieu exotique)  
se déhanche lubrique au petit bonheur chopant un temps sur quatre

*(Reprise.)*

ANYTHING BLUES  
Anything blues de la miss-tificatrice  
Anything blues du miss-tifié castré  
Anything blues de la cicatrice  
Anything vagabond grand blues de la conquête et de la perte  
Anything asymptotique viral carabiné blues

ANYTHING BLUES

Instantané béat de la béance, quand les pieds de l'ivrogne s'enfoncent dans l'écoeuvante moelleur de l'univers sensible, désespérément administré par des personnalités remarquables et bienséantes.

(Longs professeurs beigeasses, devisant en latin dans les coulisses du savoir : "Odi profanum vulgus, pas vous ? – Ex nihilo, nihil, mon cher. Abyssus abyssum invocat.")

L'ivrogne, donc, s'engouffre dans la gueule béante du monstre pseudo-marin : je-Jonas couac-Kerouac englouti, baleiné, avant qu'à jeun craché sur le caillou brûlant de l'iniquité.

Cramponne l'arbre sec, Jack ! Crampe la main de Dieu ! – Petit crampon d'ivrogne bougre, lâché dans la nature hostile des buveurs d'eau.

Récite voir tes petits poèmes payants villagevanguardisés en contrepartie desquels les vigneron portugais te pisseront ce porto délectable (ou non délectable...), ce vin faramineux de stupeur, d'impuissance et d'oubli.

Cueille donc les clabaudages de tes fans, les feulements estomaqués de la critique défaite.

Goûte à la joie mauvaise de la revanche, amigo.

Traîne, strophe après strophe, tes détracteurs dans la boue rimbaldienne et – "tiens le pas gagné !"

(De quoi vous rembourser une vie d'homme, et quelque dix mille feuillets dactylographiés.)

I, 4. EXCEPTION NOTABLE

Mais non, jamais de la vie.

Quoique je cède plus qu'à mon tour à la cochonnerie, j'atteste que mon ambition a toujours été pure.

– Sois donc un peu sincère, amigo.

– J'emmerde la réussite – j'ambitionne le détachement.

- Tu n'es pas prêt de l'atteindre, amigo : n'as-tu pas réussi ? N'es-tu pas le plus grand écrivain vivant d'Amérique ?
- Mais n'ai-je pas tout raté ? – confère cette loque de rabâcheur beat d'ivrogne de Kerouac dézingué. Je contemple ma réussite depuis l'auge méphitique du ratage – voilà ce que les longs professeurs beigeasses ne veulent pas entendre, parce qu'il ne connaissent des porcs que le rôti "un tout p'tit peu trop cuit, chérie."

Ai-je dit que j'étais un porc ?

Je sais que je suis un pécheur, mais je sais également que je suis un saint.

Le saint a le péché en horreur, le pécheur fuit les saints, et je me fais horreur, et je me fuis, horrifié par mes actes, mis en fuite par l'amour que je porte à tous les êtres vivants – à l'exception notable d'un certain Jack Kerouac.

## I, 5. HORREUR ET JOIE DE JEAN-LOUIS KEROUAC

*a.*

J'atteste la joie du sac à dos neuf, et de la très pratique petite trousse de couture concoctée par Mèmère.

J'atteste l'horreur des ampoules à vif, du dos rompu, des suées, piqûres, chiasses – corps-bourreau, corps-fardeau.

J'atteste la joie du bruit de la fermeture éclair du chaud duvet de montagne dans le désert d'Arizona.

Horreur attestée : ciel hostile, chien teigneux, gros con d'ennemi juré de la poésie et du vagabondage.

J'atteste la joie des secrètement joyeux chauffeurs de bus Greyhound, la tête emplie de femmes anonymes jadis transportées avec joie.

J'atteste l'horreur du chauffard partageux, guettant le pouce levé du candidat au crash.

Joie attestée des oiseaux nocturnes, envapés dans le bleu de morgue d'une enseigne de bar à putes.

J'atteste l'horreur du trop lent routard, trop vieux poète, trop lourd fardeau Kerouac cherchant les coups et, les ayant trouvés, lappant dans le caniveau ses vomissures d'ivrogne.

*b.*

J'atteste le vide en toutes choses, et la pensée vide, et le monde coque vide (et la magnificence sidérale de cette générale vacuité).

J'atteste la folie populeuse électrique, déchaînée dans la frénésie matérielle des foules lancées à l'assaut des montagnes de hamburgers, et des montagnes de pick-ups Ford, et des montagnes de routards à entôler, (et j'atteste les sinistres sourires des entôleurs).

J'atteste la folie, oui, la mesquinerie, la jalousie, l'étroitesse d'esprit, la triste humaine pelote à dévider dans le piège labyrinthique (et voilà l'origine de l'incommensurable soif !).

J'atteste la souffrance universelle – et jusque dans l'éclat de rire sexuel.

Et j'atteste l'extinction de la souffrance, troisième sainte vérité du Bouddha.

J'atteste les multiples visages de Bouddha, et les multiples visages de la souffrance, et les multiples visages de la sainteté.

J'atteste l'ivresse du carrefour : quelle direction ne pas emprunter ? qui ne pas rencontrer ? où ne pas se perdre ? vers où ne pas entamer une vie nouvelle ?

J'atteste l'impossible entreprise du poète porteur-d'éveil – et j'atteste qu'il est le plus malheureux des hommes.

## I, 6. PIC DE LA DÉSOLATION

Mais le soi-disant *plus malheureux des hommes*, est un écrivain à la mode, qui claque du fric, et collectionne les filles !

– Quand je ne rêve que d'une vie tranquille au fond des bois.

– Le Pic de la Désolation. Rappelle-toi le Pic de la Désolation : tout un été passé comme guetteur, au sommet du trop réel, et trop bien nommé, Pic de la Désolation.

Plus que jamais en manque de tintamarre, et de vin de Tokay, et tellement désolé d'esseulement et de désœuvrement, que la désolation-même se ficha dans ton amertume d'ivrogne.

Puis à Big Sur, dans le chalet de bord de mer de Gregory Corso, l'abcès de la désolation soudain crevé libéra son pus de folie délirante, masochiste et paranoïaque.

– Une épouse, des enfants, une cabane perdue et des rosiers grimpants, voilà l'idée – "Quand tu as faim, mange ton riz", "Quand tu as sommeil, ferme les yeux."

– Et "Quand tu veux te soûler, descends donc en ville" !

– Pourquoi voudrais-je alors me soûler ?

– Et pourquoi ne le voudrais-tu pas ? Rappelle-toi tes résolutions de montagnard errant, de saint bikkhou mendiant auto-stoppeur.

– J'ai travaillé, et je travaille !

– Truman Capote dit que tu tapes à la machine.

– Allen Ginsberg dit que je révolutionne la littérature !

– Eh bien qu'est-ce que tu attends pour lire un de tes foutus poèmes révolutionnaires ?

– Ces gens-là me détestent.

Ils n'attendent que d'avoir bu un deuxième verre pour me jeter des cacahuètes.

Ils me jetteront des cacahuètes et ils riront, et ils diront "Ce vieil alcoolo de singe pisseur de phrases est décidément impayable !"

Et j'aurai l'air effectivement d'un vieux singe ivre, et nulle poésie ne me sortira plus de la bouche – et je serai tout à fait devenu ce qu'ils ont décidé que j'étais, quand je ne l'étais pas encore.

J'étais né à Lowell, Massachusetts, pour faire un chef de gare de Lowell, Massachusetts – pas un rouleur new-yorkais de mécaniques livresques, propriétaire de la trade mark "Beat Generation".

Et non pas Jack-le-dingue, qu'on vient voir pour se fendre la gueule, réciter fin soûl ses poèmes de cinglé, sur la scène du Village Vanguard.

*(Sort. Retour en loge.)*

## **DEUXIÈME PARTIE**

### **II, 1. GÉRARD TOUT BLANC**

*a. (Vision dans la loge.)*

Gérard tout blanc est dans son lit, les yeux fermés, les mains froides posées sur le drap blanc.

Je lui demande "Tu veux jouer, Gérard ? Tu veux jouer aux fantômes ?"

Une mouche se pose au coin de sa bouche.

La main de Mèmère la chasse dans l'air tiède.

Je dis "C'est son amie la mouche. Je lui dirai que tu l'as chassée, quand il se réveillera."

La main de Mèmère se pose sur ma tête, comme la mouche sur Gérard, et je la chasse à mon tour dans l'air tiède.

Et Mèmère dit "Ton grand-frère se repose".

Une main invisible chiffonne son visage,

et des petits cris d'animaux sortent de sa bouche, tandis qu'elle se tourne vers la fenêtre.

La mouche revient sur les lèvres de mon frère, et je vois qu'elle lui parle, mais il ne répond pas.

Je dis "La mouche te parle, Gérard" – mais il ne répond pas.

Je dis "Est-ce que Gérard est mort ?", et Mèmère dit "Le pauvre petit a tellement souffert. Il est au ciel, à présent, il se repose."

Je dis "Est-ce qu'il me voit depuis le ciel ? Est-ce qu'il m'entend quand je lui parle ?", et la porte de la chambre s'ouvre, et papa entre avec sa veste et son chapeau, et je lui crie "Gérard est mort ! Il se repose ! Il me regarde depuis le ciel !"

Et papa dit : Veux-tu te taire ?

Et Mèmère : Voyons Léo, ce n'est encore qu'un bébé.

Et moi : Je ne suis plus un bébé ! J'ai quatre ans !

Alors ferme-la ! crie papa, puis il pleure en regardant son fils mort, et je le regarde pleurer.

*b.*

Je n'ai pas tué mon frère, je n'ai pas tué mon frère, je n'ai pas tué mon frère.

Mon frère est mort, je suis vivant, je n'ai pas tué mon frère.

Qui a tué mon frère ?

Mon frère n'a pas été tué, mon frère est mort, je n'ai pas tué mon frère, je suis vivant.

Pourquoi mon frère est-il mort ? pourquoi suis-je vivant ? pourquoi ne suis-je pas mort ? pourquoi mon frère n'est-il pas vivant ?

Je n'ai pas tué mon frère, non je n'ai pas tué mon frère, mais il est mort, et je suis vivant.

Ce pourrait être moi le mort, et lui le vivant.

Pourquoi est-ce lui le mort ? — Parce que je suis vivant.

*(Se précipite de nouveau en scène.)*

## II,2. FILM AMBRÉ

*a. (Se saisit d'un verre imaginaire.)*

Soif !

Verre, lac fantôme,

Clapotis d'ambre,  
Trésor liquide dans les doigts tristes de l'orpailleur.  
Qui peut dire après quoi en ont les chiens qui hurlent à la lune ?  
Des anges passent, tonitruants,  
saluant les foutus chiens hurleurs de leurs fiasques à moitié vides (filets de  
scotch à leurs mentons imberbes).  
Les chiens ont peur des anges, pardi !  
Les anges n'existent pas ? Les chiens n'en ont pas peur ? Je n'ai rien dans la  
main ?

*(Fait le geste de jeter le verre imaginaire par-dessus son épaule : bruit de verre fracassé.)*

Soif !

*(Saisit un nouveau verre fantôme.)*

Le verre tourne dans la lumière ambrée du vague.  
Il y a des regards et des chevelures, des revers de vestes chères, des reflets  
ambrés de foulards chiffonneux.  
Ambre noctambrûle  
Noctamburlesque  
Ambre à cran d'arrêt !  
Bordée de matelots spongieux, le pied mal-terrien, gavés d'ambre, saignés  
dedans la nuit (tumultueuse).  
Et fends ! saigne ! et tue !  
Largue les amarres, fiston ! Souquez ! Souquez !  
Cul-sec !

*(Jette de nouveau son verre fantôme, produisant un même fracas.)*

b.

(Gérard ? – c'est toi Gérard ?)

Gérard n'est plus Gérard, puisque je suis devenu lui.

Mais comment être Gérard ? et comment seulement faire pour ÊTRE ? –  
questions pour l'ambre.

Soif !

*(Apparition du troisième verre fantôme.)*

Suis-je un génie ? *(Boit.)* – nenni !

Suis-je un peintre ? *(Boit.)* – nientre !

Suis-je un saint ? *(Boit.)* – yo no saint !

Suis-je Gérard, peintre génial et saint fiston ? *(Boit.)* – que non !

Suis-je Caïn ? suis-je Caïn ? Caïn ? *(Boit.)*

Raffût, tollé, pagaille, assez de –

*(Fracasse à ses pieds ce troisième verre fantôme.)*

c.

Tout est de ma faute : j'aurais dû tuer Gérard.

Oh Seigneur, comment puis-je penser de telles saletés ?

Je suis le plus malheureux des hommes.

Les lumières de la rue s'éteignent à mon passage.

Qui donc repeint sous mes semelles le monde en noir ?

d.

Avec quoi devons-nous vivre ?

Que n'ai-je tué mon frère ? Que mon frère ne m'a-t-il tué ?

Je chute, partout, je me dissous.

L'être n'est rien : il n'y a que deux pieds, une machine enregistreuse,

un objectif de caméra.

Je est un film – tourné avec un filtre ambré.

*e.*

Moteur ! Action !

– Je bois à ton cul, chérie, avant que ton cul ne me boive !

– Coupez ! On la garde, elle est bonne.

(Elle est bonne !)

*(Regarde sa main droite, supposée tenir un nouveau verre fantôme. La main s'ouvre et, tremblante, rappelle la patte du renard pris au piège. Aux musiciens.)*

Vais m'en jeter un.

*(Sort.)*

### **TROISIÈME PARTIE**

#### **III, 1. MUSIC IS NOISE**

*(De retour en scène, après un intermède musical, gagne le micro.)*

Music is noise.

And poetry is nothing.

Music is noise, and poetry nothing – nothing but dirt.

*(Chante)*

*MUSIC IS NOISE, POETRY DIRT<sup>1</sup>*

Dans Bleeker street je croque l'espèce sur le vif

Bruit d'enfer et gueules d'ange dans mes petits calepins

Je vois je prends je stocke sujet-verbe-complément  
*MUSIC IS NOISE, POETRY DIRT*

Pour le clochard céleste "vroum" est un mot divin  
Le vieil ange de minuit te plante le décor :  
Nanas scotch à gogo et nuages haschischins  
*MUSIC IS NOISE, POETRY DIRT*

Talking blues ou thing bop tcha-tcha-tcha tout y passe  
Même le bouddha s'y colle et même spinoza  
Et Billie Holiday fait le bœuf avec Jack  
*MUSIC IS NOISE, POETRY DIRT*

Sympathie phonétique symphonie pathétique  
Un saxo dans la tête je rêve à plein poumons  
De cabane et d'eau pure dans ce bouge enfumé  
*MUSIC IS NOISE, POETRY DIRT*

### III, 2. NUIT DE LA CHUTE

*(sort son carnet comme s'il était – enfin – décidé à lire un de ses poèmes.)*

*a.*

Est-ce que l'histoire de la matière retiendra ce putain de poème à l'eau salée,  
que composa un dénommé Kerouac sur la grève de Big Sur, Californie ?  
(Inextricable pliquable texte triquable – mais pas d'la p'tite bière, mec ! lève-toi  
de bonne heure pour l'ingérer, bien d'autres avant toi s'en sont assez mordu  
la langue –  
La mer est une sacrée source ( – )

d'inspiration, alors inspire/expire, ou rêve/crève, enmazouté farci de questions trèsagitées, trèsagiteuses, très *jazziteuses* ! – bref.

Est-ce que l'histoire de la poésie se souviendra de ces paquets de mer fouettant la falaise caverneuse où se tenait le transcripateur Kerouac ?

(Impayables questions gazeuses déblalétaires et – lâche-moi ce caillou !

Rôle éminemment décerveleur du barouf liquide – cash ! splash ! flash ! kevrach ! – venu guetter le kerouaclash ? Avoue !)

Ainsi vont les questions, mecton, ad libiton – vach'ment glissant, pas vrai ?

*b.*

"La forme est le vide, et le vide est la forme" – voilà.

Le vide est la liberté – le vide est-il la mort ? le vide est-il l'absence de Gérard ?

Pourquoi le vide serait-il la liberté ?

Vide n'est pas liberté, mais une forme de liberté.

*Vous m'avez volé le vide !<sup>2</sup>*

Quant au chaos – le chaos se moque du monde.

Irruption du chaos *dans* la forme (kevrach !) – rien dont ne puisse venir à bout une bonne paire de bottes

Le chaos se paye ma tête : c'est ça, docteur, c'est exactement ça.

Et Bouddha – car j'ai suivi Bouddha, docteur – Bouddha m'a laissé seul

Mais Bouddha n'est que le sourire que je prête à Bouddha :

je regarde la machine à écrire, et je souris le vieux bouddha qui fugitivement s'immisce entre la feuille et moi.

Et le sourire bouddhique dégénère en rictus kerouacien : la grimace du type qui s'apprête à écrire durant des heures dans un prurit d'alcool, d'amphètes, d'herbe, de sexe, et de dieu sait quelle foutaise encore.

Et je ne sais plus alors s'il faut écrire ou pas, sortir ou pas, prier ou pas, et boire ou pas

distribuer des gnons ou faire le beau, l'ouvrir ou la fermer.

c.

Je n'aurais jamais dû sortir de mon trou.

d.

Vous savez ce que nous a dit le vieux William Carlos Williams lorsque nous sommes allés le voir chez lui dans le New Jersey, avec Ginsberg, Orlofsky, et Corso ?

On s'attendait à ce qu'il nous sorte des trucs du style "Le monde est le lieu du poème, les gars ", ou bien "Le sexe est à la base de l'art, Jack" – non :

Il a regardé par la fenêtre

et il a dit : "C'est qu'il y a tout un tas de salauds dans le monde."

e.

A quoi servent les poètes ?

A dire ce que tout le monde sait (tout un tas de salauds dans le monde), mais que personne ne sait dire, ou que tout le monde oublie de dire.

*(Lit un passage pris au hasard dans son carnet.)*

"Louées soient les lumières de l'homme terrestre / Loués soient les guetteurs  
— " 3

A quoi sert le guetteur Kerouac ?

A dire :

*(Lit de nouveau au hasard.)*

"Nous sommes tous debout sur la terre triste, projetant de longues ombres, le souffle coupé par la chair." 4

*(Sort.)*

III, 3. LUMIÈRE DE LA CHUTE

*(De retour, comme lors de sa première entrée.)*

a.

Laisse pas ton Jean, Mèmère,  
laisse pas ton gars tout seul dans l'nouér !

*(Il s'avance en scène, légèrement ébloui par les projecteurs, salue de la main une connaissance dans la salle, sort son carnet de poèmes d'une poche de sa veste, vérifie l'amplification en tapotant le micro de l'index, va pour lire, manque s'évanouir, la musique s'interrompt – Où est-il ? Ferme les yeux – Comprend ?)*

b.

Mèmère et ma troisième épouse m'auront vu mourir,  
tout comme je me suis vu moi-même mourir au fil des ans dans le miroir de  
notre salle de bains,  
avant que des varices oesophagiennes, stigmates alcooliques,  
ne me règlent mon compte  
plus sûrement que toutes les raclées reçues dans mes bagarres d'ivrognes.

c.

Il y a un précepte zen qui dit comme ça : "Quand tu parviendras au sommet de  
la montagne, continue à monter".  
A présent, me voici au fond du trou – dois-je continuer à descendre ?

d.

J'ai continué à descendre – à chuter.  
Mes invectives, par delà les ans et les pelletées de terre,  
swinguent indéfiniment dans l'athmosphère enfumée et les vapeurs toxiques.

*e.*

On a fait de moi le général en chef de la Beat Generation — où ai-je fourré mon képi, mon uniforme, et mes décorations ?

J'ai quatre-vingt trois millions de haïkus sur le bout de la langue,  
et autant d'épigones, de zélateurs, qui écriront chacun en moyenne au cours de leur existence quatre poèmes brefs — faites le calcul.

*f.*

Qui a seulement pris le soin de noter que la route suivie dans "Sur la route" ne mène nulle part ?

L'Amérique n'est nulle part, et je ne suis nulle part — ou plutôt :

L'Amérique est dans ma tête, et je suis dans mes livres.

L'errance est une écriture, l'écriture est une chute.

Pourquoi l'écriture est-elle une chute ?

Parce qu'elle est un plongeon, un bain, une noyade.

Parce que la vie fait des mots, et que les mots font de l'encre.

Parce qu'écrire est sans fin.

*g. (à l'assistance.)*

" Voilà, c'était mon cinéma, à vous maintenant, je vous écoute." <sup>5</sup>

---

- <sup>1</sup> *Mexico City Blues*, derniers vers du 118<sup>e</sup> Chorus : "La musique est du bruit / La poésie de la boue".  
Traduction Pierre Joris. Christian Bourgois éditeur, 1995.
- <sup>2</sup> JK, cité par Allen Ginsberg, in *Journal 1952-1962* (novembre 1960). Traduction Yves Le Pellec.  
Christian Bourgois éditeur, 1984.
- <sup>3</sup> *Mexico City Blues*, 228<sup>e</sup> Chorus. Christian Bourgois éditeur, 1994.
- <sup>4</sup> *Anges de la désolation*. Traduction Pierre Guglielmina. Denoël, 1998.
- <sup>5</sup> *Tristessa*. Éditions Stock, 1982.